

L'éthique : Antigone et Lacan

Anne Joos de ter Beerst

A propos d'Antigone, nous nous sommes interrogés : quel est ce désir implacable qui soit nous fascine, soit nous terrifie ou, pour le dire plus justement, qui nous fascine et nous terrifie ? Mais ne seraient-ce pas là les deux versants d'une même énigme ?

Dans un texte où il aborde la question d'Antigone et de l'éthique, Philippe Lacoue-Labarthe¹ commence par une question : « Pourquoi faut-il à l'éthique un théâtre ? ». En relisant le séminaire 'L'Éthique de la psychanalyse' nous pouvons poser la question suivante : Pourquoi faut-il Antigone à Lacan ? Lacan s'intéresse-t-il au théâtre ou à Antigone ? A Antigone comme à d'autres femmes qui tout au long de son séminaire l'ont enseigné et à partir desquelles il cherche ce qui a trait à cette trilogie 'amour-jouissance-désir'. Le livre de Marie Pesenti, « Lacan à l'école des femmes » apporte à ce sujet une lecture au plus près du texte du séminaire de Lacan. Lacan se laisse enseigner sur ce qui a trait à la jouissance et au désir d'une femme à travers les figures féminines qui mettent en jeu et en acte l'énigme du désir au féminin. Reste à savoir ce que ce désir au féminin enseigne : permet-il d'approcher la question du désir de l'analyste ? Rappelons que le séminaire de Lacan sur « L'Éthique de la psychanalyse » fait suite au « Désir et à son interprétation ».

« Donc, il y a Antigone, il y a quelque chose qui se passe et il y a le chœur ». A lire Nicole Loraux², c'est bien Antigone et elle seule que rencontre Lacan – « l'héroïne ..., pas forcément la pièce ».

Je ne prendrai qu'une question ce matin, en suivant les leçons du mois de mai 1960 du séminaire de Lacan : *Pourquoi donc Lacan s'appuie-t-il sur Antigone, pour souligner ce qu'il entend par désir, au sens où ce désir vectorise la dimension de l'éthique analytique ?* L'Éthique analytique que Lacan oppose à une éthique du bien, à une éthique des biens.

Les biens dont on jouit peuvent se lire ainsi : jouir d'un bien c'est pouvoir s'en servir. La nue-propriété, par contre, est la propriété exceptée de sa jouissance. Disposer des biens c'est encore avoir le droit d'en priver les autres, rappelle Lacan. Nous venons d'en vivre quelque chose à travers l'histoire des masques en pleine pandémie. Certains en avaient d'autres auraient bien voulu mais leur commande était subtilisée par d'autres plus rapides et plus offrant et qui donc en privaient les premiers, etc. Je rappelle ici que la privation est un manque réel, dont l'agent est imaginaire et l'objet symbolique. De quoi le masque était-il le symbole en pleine pandémie ? Un moyen de se défendre contre l'agent pathogène, certes, mais encore.... D'autres ont volontairement refusé de le porter. « Je refuse de porter ce que tu me demandes... », nous connaissons la suite. Serait-ce là un rapport d'amour et de haine adressé à l'autorité sanitaire ? Une histoire des masques serait à écrire mais ce n'est pas l'objet de notre échange ce matin.

¹ Philippe Lacoue-Labarthe, De l'Éthique : à propos d'Antigone, *Lacan avec les philosophes*, Albin Michel 1991, pp. 21-36

² Nicole Loraux, Antigone sans théâtre, *Lacan avec les philosophes*, Albin Michel, 1991, pp. 43-49

Revenons aux biens. Défendre nos biens, dit Lacan, est de la même dimension, du même ordre que nous défendre à nous-mêmes d'en jouir. Lacan précise : « la dimension du bien dresse une muraille puissante sur la voie de notre désir. C'est la *première barrière* à laquelle nous (analystes) avons affaire », dit-il.

Questionnant le désir de l'analyste, Lacan nous interroge : « Quel bien poursuivez-vous concernant votre patient ? » Quel est, en effet, notre rapport effectif avec ce désir de 'bienfait', avec ce désir de guérir, qui à chaque instant est de nature à nous « fourvoyer ». C'est un terme fort que Lacan utilise là. Fourvoyer signifie, selon les dictionnaires que j'ai pu consulter : s'engager dans une autre voie que celle normalement tracée ou décidée ; s'égarer ; se tromper ou tromper l'autre. Ce dernier sens a de quoi nous secouer, non pas se tromper, -on nous a suffisamment dit que c'est humain mais méfions-nous quand-même de notre humanisme- mais tromper l'autre. Comment entendre ce fourvoiement qui à chaque instant nous guette ? Quel analyste pourra soutenir que, sans s'en rendre compte, il s'est engagé sur une voie où de par sa position dans le discours, il trompe l'autre ?

C'est une question adressée aux analystes, une question posée là dans ce séminaire de 1960, une question adressée aux analystes et à nous qui le relisons en 2020. Jusqu'où nous mène la bienfaisance ? C'est la nature de ce désir de vouloir faire le bien que Lacan interroge dans ce séminaire, un bien qui, il le souligne, n'est jamais très loin, qui est même assez proche du mal. La bienveillance est voisine de la malveillance. Nous le savons, l'Enfer est pavé de bonnes intentions.

Et là, où Lacan nous met en garde contre la pente 'bénéfique' du désir il précise et creuse la question du désir de guérir. Si néanmoins le désir est pris dans cette appétence à vouloir guérir l'autre, de quoi s'agirait-il de guérir le sujet : « il s'agit de le guérir des illusions qui le retiennent sur la voie de son désir ». Ces illusions qui le 'retiennent', comment l'entendre, de quoi s'agit-il ? L'illusion nous ramène à la tromperie. Illusion vient *illusio* : ironie, objet de dérision, tromperie et le verbe 'il-ludere' en latin signifie : se jouer de, se moquer de. Ces illusions qui retiennent le sujet, n'est-ce pas là le mouvement même du moi-idéal ? Car c'est bien vers quoi oriente le moi-idéal, qui retient, tire en arrière le sujet dans cette quête de l'image-idéale à laquelle s'identifier, cette l'image idéale pour être aimé(e) de l'autre. Gérard Pommier distingue ainsi ce moi-idéal qui tire en arrière le sujet, épris de cette demande de l'autre dont il ne parvient pas à se détacher, alors que l'Idéal du moi le pousse en avant sur le chemin de son désir, dans cette possibilité de s'identifier aux grands idéaux collectifs : amour, patrie, liberté...³

La psychanalyse fonde-t-elle un au-delà de cette éthique du Bien, au-delà de la muraille puissante du bien ? Je cite Lacan dans la dernière phrase de la séance du 11 mai : « comment il faut que nous identifions à une certaine répudiation des plus radicales, d'un certain idéal du bien... ». C'est une proposition forte, que Lacan reprendra plus tard par la formule : le psychanalyste dé-charite.

C'est cette question du Bien et surtout de son excès (p3, leçon XXII) que la tragédie laisse entendre, ici à partir du personnage de Créon. Ce discours du Bien général, Lacan le rapproche du 'discours de la Science'. Ce discours de la science que nous pourrions définir comme le discours supposé dire ce que les choses sont et comment les gérer pour le plus

³ Gérard Pommier, *Les corps angéliques de la postmodernité*, Calmann-Lévy, 2000, pp. 32-33

grand nombre. La crise du Covid-19 nous en a fourni un bel exemple. Ce discours ‘fait des petites lettres mathématiques’ comme le souligne Lacan est un discours qui n’oublie rien, un discours sans refoulement premier, alors que justement le sujet se spécifie de pouvoir oublier. Là où pour nous « le discours est fait de cette mémorisation première, celle qui se poursuit au fond de nous » comme il le souligne, « le discours mémorial de l’inconscient, dont le centre est vide, est absent », et dont justement le « il ne savait pas » est le signe de cette omission où le sujet vient se situer. (p. 6, leçon XX) L’oubli en tant que signe de cette omission de savoir est constitutif du sujet de l’inconscient. Et Lacan ajoutera ‘Scilicet’, ‘tu peux savoir’, comme moteur de la cure, moteur à sortir des ornières de la répétition. Tu peux savoir quelles sont les illusions qui te retiennent sur la voie de ton désir. Ce qui laisse entendre combien le travail de l’analyse est celui de l’analysant qui aura à se frayer un chemin parmi ses illusions et ses omissions de savoir tout autant que celui de l’analyste qui l’y autorise par ce désir qu’il y ait de l’analyse.

La *seconde barrière*, mais qui est aussi le point de franchissement de l’au-delà du principe du bien, est le beau, le beau qui arrête, le beau devant lequel nous restons interdits. Si le bien constitue un premier réseau d’arrêt devant le champ du désir, le beau s’en rapproche, « le registre du beau ne pourra jamais être éliminé de cet horizon du désir ». Mais Lacan dira un peu plus loin que le beau interdit le désir. Qu’il y a un rapport ambigu et singulier entre le beau et le désir.

A la fin de la leçon du 4 mai, Lacan avance déjà à propos du beau son rayonnement ‘éclatant’. C’est l’éclat qu’il reprendra à propos d’Antigone, ce point fascinant du geste d’Antigone. Fascinant à quel point de vue ? Lacan reprend là le terme de *Lebensneid* qui selon les versions du séminaire a parfois été transcrit en *Lebensleid*. Je soutiens pourtant la transcription *Lebensneid* car on y entend le Neid, la jalousie qui peut naître chez un sujet qui perçoit chez un autre que celui-ci participe d’une certaine forme de jouissance qu’il ne peut lui-même appréhender par la voie la plus élémentaire. Et c’est une jalousie bien particulière car elle concerne la vie, la surabondance vitale, dit Lacan. C’est une envie de la vie, une envie de cette façon d’oser risquer la vie qui est jalouée chez l’autre et dont le sujet se défend jusqu’à même haïr cet autre. Car ce désir-là fascine et terrifie tout autant, interroge le sujet sur ce qui le retient sur la voie de son désir et c’est cette interrogation qui le met à mal, alors l’autre qui s’autorise ainsi est tout autant jaloué que rejeté.

Lacan ajoute à ce « beau dont on a dit qu’il est la splendeur du vrai », que « c’est pour autant que le vrai n’est pas beau à voir qu’il en est sinon la splendeur, tout au moins la couverture ». (leçon XVIII)

Le pas beau à voir, nous entraîne du côté du Réel, du côté de l’immonde, du côté du déchet. Le beau surgit au seuil de ce qui se présente de pulsion destructive. Lacan fait là une remarque clinique de cet arrêt qui s’entend en séance à travers une citation, d’un auteur ou d’évocation musicale au moment même où un rêve ferait surgir une pensée agressive ou meurtrière. Les incises cliniques de Lacan sont brèves mais éloquentes ! Mais si le beau intimide le désir, cela ne veut pas dire qu’il n’y est pas conjoint. Mais sous une forme particulière que Lacan désigne d’outrage : « L’outrage au beau porte en lui sa structure du passage de je ne sais quelle invisible ligne » (leçon XX)

C'est cette structure de passage qui fait l'œuvre, pourrait-on dire. En lisant le livre d'Atle Naess sur Edvard Munch⁴ on découvre des pans de sa vie familiale et intime, cette lutte continue dans ce désir de peindre et de graver qui l'anime malgré ce qu'on appelle une santé malade et des états d'angoisses qui le suivront toute sa vie. Munch peint au-delà du beau, une peinture expressive avant l'heure, c'est la matière même qu'il travaille, une matière qui présente la vie et la mort. En cette fin du XIX siècle, sa peinture est pour les critiques d'art en Norvège incompréhensible et insoutenable, ses expositions à Berlin et à Hambourg sont un fiasco, à Stockholm on rit de sa peinture ; en 1893 il peint 'Le cri', ce tableau qui avait pour premier titre 'Le désespoir'. Un cri émis d'une bouche distordue par l'angoisse, proche de l'objet voix, mais d'une voix qui n'est plus qu'un cri, pur objet 'a', objet dans le réel. Le premier à en écrire quelque chose pour faire connaître la peinture de Munch, sera Przybyszewski : « Ses tableaux sont autant de bouts d'étoffe de l'âme... »⁵ Munch cherchant toute sa vie un lieu où se poser, dira, malgré ses origines sociales, il était fils de médecin, « Je n'ai pas la nature d'un bourgeois, mais celle d'un vagabond ».

Terminons brièvement sur ces questions du bien et du beau par cette remarque de Lacan à la fin de la leçon XX : contrairement à la fonction du bien qui nous leurre, le beau, dans sa fonction singulière au désir, aurait la fonction de nous éveiller, le beau serait en quelque sorte une façon d'accommoder le sujet sur le désir... Lacan reprend là la formule du fantasme, le rapport du sujet à l'objet de son désir, en disant « le fantasme c'est un beau-ne-touchez-pas ».

Revenons à Antigone et à l'Éthique.

L'éthique de la psychanalyse n'est ni du bien ni du beau, c'est une éthique du côté du Réel ; dès les premières séances du séminaire, Lacan nous mène autour de das Ding, La Chose.

Alain Didier-Weill écrit à propos d'Antigone qu'il s'agit pour elle « d'un désir orienté par la tendance à retrouver la Chose qui pour elle se symbolise dans ce signifiant énigmatique qu'est la sépulture de Polynice »⁶

Reprenons un bref passage dans Antigone le premier dialogue entre elle et Ismène, sa sœur. (p. 78, Sophocle traduit par Paul Masqueray, 1929) Après avoir dévoilé à Ismène sa décision d'offrir à Polynice une sépulture, et ce malgré l'interdit de Créon :

Antigone : Voilà les faits, tu vas bientôt montrer si tu es née généreuse, ou si issue de nobles parents tu n'es qu'une lâche.

*Ismène : Mais, infortunée, si les choses sont ainsi, que je m'en mêle ou non, **qu'y gagnerais-je ?***

Antigone : Me seconderas-tu ? Agiras-tu avec moi ? Réfléchis.

Ismène : A quel risque t'exposes-tu ? A quoi vas-tu penser ?

⁴ Atle Naess, Munch, *Les couleurs de la névrose*, Ed. Hazan, 2011 pour la traduction française

⁵ Cité par Atle Naess, op. cit. p. 115

⁶ Je reprends cette citation du passage cité par Marie Pesenti-Irmann, dans *Lacan à l'école des femmes*, Erès, 2017, p. 72

N'est-ce pas là que git toute la différence entre les deux sœurs ? Ismène dit et questionne : qu'y gagnerais-je ?

Et Antigone, que questionne-t-elle : J'y vais, agis-tu avec moi ?

Elle ne dit pas : qu'y risquerais-je ? Il me semble important de souligner que ce n'est pas ce qu'elle risque de perdre qui aimante son désir, elle sait la terrible condamnation qui l'attend si elle enfreint les lois de Créon, mais c'est ce qu'elle mise qui aimante son désir. Ce désir auquel elle ne peut et elle ne veut échapper : « Polynice, c'est mon frère, il fait partie des miens », dira-t-elle. Et à ce titre, en ce nom, elle le recouvre d'un voile de sable fin...

Elle y risque son désir, elle prend le risque de son désir, je cite ici encore Alain Didier-Weill : « du désir, par la mort, de rendre transmissible que le prix qu'elle accorde au fait de *redonner vie au symbolique*, [qui a été mis à mort par son père,] outre-passe son désir de donner la vie à une descendance familiale ».

Elle risque ce désir-là, offrir une sépulture à Polynice, au-delà de ses autres désirs, quitte à le payer du prix de sa mort.

Je vous rappelle au passage que le mot 'risque' signifie en vieux français (1359) 'enlever en coupant'⁷, c'est un désir à double tranchant, que la tragédie de Sophocle met en acte d'ailleurs, car si redonner vie au symbolique en offrant à Polynice une sépulture, les derniers honneurs, par cette écriture⁸, cet acte se paye pour elle de la mort réelle.

C'est là le point de visée de son désir qui fait d'elle 'cet être inflexible', le geste d'Antigone fascine et interroge ce franchissement des limites humaines. Antigone suit la Dikè, les lois non-écrites. Son désir vise l'au-delà de l'Atè, l'au-delà de l'atroce, ce contraire du beau. Chez Antigone il y a le franchissement du signifiant d'une limite pour un nouveau signifiant : 'sépulture'.

Lacan relève dans le texte de Sophocle qu'Antigone est nommée 'Sans crainte et sans pitié', *eleos kai phobos*. Comment l'entendre ? « C'est pour autant que l'épos tragique ne laisse pas ignorer au spectateur où est le pôle du désir, montre que l'accès au désir nécessite de franchir non seulement toute crainte, mais toute la pitié, que la voix du héros ne tremble devant rien...que le sujet en sait un petit peu plus qu'avant sur le plus profond de lui-même »

Quel rapport avec le désir de l'analyste ? En quoi ce désir qu'il y ait de l'analyse, ce désir que l'analyste soutient jusqu'au dernier terme, serait-il éthique ? Il est éthique, au sens où ce désir a un lien étroit avec ce sur quoi mise Antigone, à savoir redonner vie au symbolique, permettre que du discours analytique se mette en circulation, un discours qui ouvre et qui produit du nouveau, un nouveau signifiant. Le nouveau signifiant, c'est ce que Lacan reprend à propos du créationnisme, et de l'ex-nihilo, c'est l'inédit d'un signifiant nouveau qui vient rompre la chaîne habituelle.

Est-ce sans crainte et sans pitié ? Les analystes ne sont pas des héros, ni des martyrs. Les analysants non plus. C'est pourquoi, me semble-t-il, que Lacan insiste en disant que l'accès au désir nécessite de franchir et la crainte et la pitié. Tant pour l'analysant que pour l'analyste.

⁷ A. Rey, Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert.

⁸ Les derniers honneurs gravent le symbolique dans la mémoire. L'écriture fait sépulture. A lire aussi : Jean Rouaud, *Les champs d'honneurs*, Ed. Minuit, prix Goncourt 1990.

Ce franchissement est un acte de...courage. Car il en faut pour s'engager dans une analyse, et il en faudra aussi à la fin de l'analyse, pour ne pas céder trop vite, mais c'est d'ailleurs ce qu'on gagne par une analyse.

L'analysant s'engage dans une analyse, sans savoir où ça l'engagera, sans savoir le prix qu'il aura à payer. Il ne sait pas le prix à payer pour lever les illusions qui le retiennent sur la voie de son désir, il ne sait pas cette jouissance à laquelle il aura à sacrifier un bout, ce renoncement aux évitements de la castration. Que craint-il quand il répète à l'infini un symptôme mortifère, si ce n'est qu'il n'est pas tout-à-fait sans savoir que cela le maintient à l'abri d'une parole où risquer son désir.

Et l'analyste, à quoi s'engage-t-il ? Dans cette opération c'est corps et âme qu'il s'y engage, s'il le veut bien. Il s'engage à ne pas reculer devant l'atrocité du réel. Scilicet. L'analyste prend dans cette opération le risque d'être l'objet 'a', le rebut. Risque majeur mais nécessaire. Il s'engage à ne pas reculer devant l'atrocité du réel.

A propos d'Antigone, Louis Beirnaert⁹ écrit que « L'acte éthique est cette sorte d'acte qu'un sujet, dans son rapport le plus personnel à sa mort, pose dans la solitude »

Et il poursuit à la fin de cet article en écrivant : « C'est éminemment un acte éthique que de lutter au péril de sa vie, et, en tout cas, au risque de perdre quelque chose de son pouvoir, de sa tranquillité pour la libération des dires. On s'engage dans un tel combat un par un, dans la relation que chacun soutient avec ce qui se pose de ne jamais pouvoir être trahi. »

A la dernière séance du séminaire, Lacan dit qu'il a pris le support de la tragédie pour cette révision de l'Éthique, révision de la position de l'éthique traditionnelle qui est au service des biens, et il propose une autre version de l'éthique formulée dans cette question qui nous serait adressée : « Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite ? »

Lacan rappelle là que la morale traditionnelle est caractérisée par le devoir, le 'devoir faire dans la mesure du possible', 'faire son possible' comme on le dit plus familièrement, alors que l'éthique qu'il revisite dans ce séminaire est celle qu'il définit par une éthique du désir, et qui part d'un renversement puisqu'elle met en son centre le vide, cette place vide qui est « la place occupée par le désir ». Lacan souligne encore que ce qu'il y a à démasquer c'est le point pivot, là où se situe la catégorie de l'impossible, « l'impossible où nous reconnaissons la topologie de notre désir ». D'ailleurs n'est-ce pas par la reconnaissance qu'il y a de l'impossible que du possible advient, qu'un désir peut s'engager, plutôt que d'être enrayé par l'insatisfaction pour l'hystérique ou l'impuissance pour l'obsessionnel.

Alors, pour nous analystes, quel enseignement en tirer ? Pourquoi donc la formation des analystes passe-t-elle de façon tout-à-fait prévalente par la cure analytique ? Et même une cure poussée jusqu'à son terme comme on l'entend dire parfois. Le terme n'étant pas la fin, un terme suivant est toujours possible. Refaire une tranche, comme cela se dit.

Nous avons discuté entre nous de ce que le confinement a modifié dans nos pratiques. Certains collègues soutenaient l'idée que l'analyse ne pouvait se poursuivre sans la présence physique de l'analyste, d'autre pas ; certains analysants ont poursuivi leur analyse par téléphone avec leur analyste avec l'émergence de questions restées jusqu'alors non-

⁹ Louis Beirnaert, 'Éthique et psychanalyse', et 'Qu'est-ce que l'acte éthique ?' in *Aux frontières de l'acte analytique*, Seuil, 1987

abordées... Etait-ce le devoir de bien faire qui nous a poussé à ces nouvelles modalités ou le désir que de l'analyse se poursuive, de maintenir au travail ce désir à partir du vide (ou du plein) que le confinement a organisé ? Chaque analyste ne pourra en parler qu'en son nom propre. D'autres aspects de la bienfaisance se retrouvent aussi dans nos pratiques actuelles, comme par exemple les politiques de remboursement des séances par nos mutuelles, la diminution du nombre de séances par semaine car peu compatibles avec la vie contemporaine... Là aussi, ces questions ne peuvent être abordées de façon générale, comme s'il y logeait une vérité vraie pour tous et toutes, car nous serions alors versés du côté des 'procédures psychanalytiques'. Néanmoins c'est une question à reprendre par chaque analyste dans ce qu'il soutient à ne pas trahir le pacte de parole.

De toute façon s'engager dans une cure et s'engager dans son acte de parole est un vrai travail, éprouvant parfois, et aucune mesure 'allégeante'¹⁰ ne suffira à en diminuer la charge subjective et la mise singulière. Cela risque, au contraire, de dévaloriser cette mise.

Aussi il me semble que ce qui s'entend après ce parcours au-delà de l'éthique du bien et de l'éthique du beau c'est que là où réside en chacun le désir de bien faire, l'analyste dans son parcours est invité à suffisamment dé-faire le désir de faire le bien afin de ne pas se tromper ni de tromper ses analysants et de pouvoir orienter l'analyse comme une boussole dans le champ de la direction éthique.

¹⁰ Allégeante est à entendre ici au sens premier : rendre plus léger. Nous savons que les régimes 'light' sont à la mode.